

# L'éléphante



Texte :  
Pierre Guillot

Peintures :  
Geneviève Flament  
Jean-Noël Poumeyrol



micro édition  
de l'atelier

La rue était tranquille en cette fin de journée d'automne. Le flot des véhicules, abondant aux heures actives, s'était maintenant apaisé et on ne rencontrait plus que des rares automobilistes à la recherche d'une place de stationnement. Il frappa à la porte à l'aide du poing de bronze mais n'obtint aucune réaction. De dépit, il appuya sur la béquille de la poignée et le battant s'ouvrit, ce qui était inhabituel. Il entra, ferma la porte derrière lui et traversa le vestibule en silence. La faible lumière d'un réverbère passait à travers l'imposte vitrée et projetait son ombre loin devant. Il appela. En guise de réponse, la grosse horloge, dont le balancier de cuivre lançait

des éclairs, sonna huit fois, et son cœur se mit à battre plus vite. Il appela de nouveau puis attendit quelques minutes avant d'aller plus loin, laissant des traces de pas humides sur le carrelage de mosaïque. Il pensa: «soit elle n'est pas là, soit elle ne veut pas me répondre» mais il ne quitta pas la maison. La salle suivante était obscure et seule la tache lumineuse du passage dans le mur, en haut, près du plafond était visible. Il y flottait une légère odeur d'essence térébenthine. L'escalier qui menait à la chambre bleue de Suzanne disparaissait dans la pénombre. De la pointe du pied, à tâtons, il trouva la première marche et gravit avec précaution l'ouvrage de bois. La rampe était grasse et poisseuse et il se retint d'essuyer ses doigts sur le haut de sa manche. Une rumeur diffuse montait de la rue mais au-delà, dans l'espace qu'il découvrait, le silence imprégnait murs et plafonds. Un bruit de tombe. Il n'y avait rien qui l'effrayait plus que cette impression de surdité. Quand il était enfant, il lui arrivait de chantonner le soir dans son lit afin de se rassurer, le son de sa propre voix ayant la capacité de chasser les fantômes muets. Il lui arrivait aussi de plaquer la main sur sa poitrine afin de percevoir les battements réguliers de son cœur. Il avait toujours eu besoin de la preuve physique de son existence, incapable de distinguer clairement le rêve de la réalité. Maintenant heureusement, il lui suffisait de respirer vigoureusement.

L'escalier était recouvert d'une épaisse moquette cra-moïse qui amortissait les pas. Le palier de l'étage était habillé d'un même tapis moelleux qui remontait sur les murs jusqu'à mi-taille. La porte en était exempte. Saisissant la poignée, il reconnut le contact désagréable de la rampe mais n'eut pas le temps de s'en préoccuper. Le seuil était franchi. Il découvrait l'espace de la chambre bleue dont elle lui avait tant parlé sans jamais lui permettre d'y accéder.

Jaillissant du toit à travers une large verrière, une lumière lunaire faisait irradier la peinture cyan qui recouvrait murs et plancher. Ainsi colorée, la pièce justifiait son nom, bien qu'il s'agisse plus d'un atelier que d'une chambre. Le plafond avait été surélevé de plusieurs mètres, des cloisons avaient été supprimées, augmentant la surface, l'espace enfin avait été vidé de tout mobilier traditionnel, chaise, lit et armoire afin de permettre à Suzanne de s'épanouir. Car elle était là, couchée sur le dos, nue, énorme, gigantesque, pachydermique. Son enveloppe voluptueuse d'un rose bleuâtre se répandait en rondeurs et laissait de faibles interstices à la rencontre des murs. Ses deux pieds, immobiles, délimitaient un triangle isocèle vers lequel il se dirigea. Les ongles des orteils étaient luisant comme des miroirs. S'en servant comme d'un escabeau, il escalada les jambes de papier mâché et atteignit facilement le genou puis l'hypogastre, partie la plus haute de la sculpture. La peau était souple et sonnait creux aussi prit-il garde de ne



pas appuyer trop fortement. De la proéminence, Il pouvait mieux voir le reste du corps, la poitrine aux rétons gros comme des citrouilles et plus loin les épaules et le cou massif. Le visage, qui remplissait l'horizon, avait les yeux fermés et les sourcils, d'un brun sombre, formaient deux haies épaisses devant la forêt flamboyante de sa chevelure rousse. Rien ne semblait manquer au portrait. A une enjambée devant lui, il pouvait reconnaître la cicatrice de son appendicite et un peu plus en avant la cuvette délicate du nombril. Sous l'orifice de la narine gauche, une tache sombre et circulaire évoquait même le grain de beauté si caractéristique du charme de Suzanne. La ressemblance était à ce point parfaite que le transfert d'échelle devenait troublant.

A quatre pattes, il progressa vers la poitrine, franchit les deux collines et gravit le menton. La bouche était grande ouverte, et il s'en échappait un courant d'air chaud. Les lèvres, d'un bleu tendre étaient souples comme des éponges. A plat ventre, il se pencha et distingua deux rangs de céramique blanche et plus bas une gangue reluisante peinte en rose. A cette vision, il eut une sensation d'humidité. La sculpture gigantesque ne devait pas être totalement stable car il percevait des légères vibrations qui se manifestaient à chacun de ses mouvements. Il y avait aussi ces pulsations, une sorte de mécanisme d'horlogerie qui battait en sourdine. L'impression d'humidité s'accroissant, il se releva et constata que

sa chemise et son pantalon étaient maculés d'une crème bleuâtre qui avait sourdi des lèvres molles. Il se déshabilla, fit une boule des vêtements souillés et la jeta au bas de la structure. Ton sur ton. A l'image de Suzanne, son corps était nu, teinté de bleu sous la lumière nocturne. L'air de la pièce était moite et l'haleine de Suzanne faisait des volutes qui troublaient le regard à la manière d'une eau mouvante et l'empêchaient d'avoir froid. Il ne se posait pas de question. Il n'avait jamais été curieux de nature, tout du moins jusqu'à ce soir, et il prenait les événements comme ils venaient, simplement, avec méthode et concision. Sa vie même n'était qu'un long moment subi, imprévisible mais préexistant. Un nouveau-né a-t-il une âme? Depuis son enfance, il ingurgitait les sensations, les expériences, les découvertes, tout ce qui constitue le fatras fabuleux de la mémoire. Il se comparait à une outre sans fond. L'oubli lui importait peu puisqu'à un moment donné il avait su, et cela seul comptait d'après lui.

La bouche béante était un gouffre qui l'appelait. Il n'aurait pu expliquer pourquoi, cela devait être écrit. Il engagea une jambe puis l'autre dans le trou et quand il eut assuré ses prises, il entama la descente. Un observateur extérieur aurait pu croire que Suzanne tentait de l'avaloir. Agissait-il de gré ou de force ? Rien dans ses antécédents ne pouvait justifier pareille décision de sa part. Dans tous les cas, il était entré dans la nasse. Après avoir transité

dans un tube étroit à la membrane en accordéon, il avait abouti à un espace d'enchevêtrement de poutres, pannes et autres pièces de bois clouées de manière désordonnées mais créant néanmoins une forme précise de voûte. La sculpture révélait en descendant une ossature plus complexe encore et un léger bourdonnement lui donnait un semblant de vie. Pendu à un palan, un aérotherme sale faisait trembler de son souffle court les morceaux de chiffon et de vieux journaux qui comblaient médiocrement les interstices de l'armature. Il se situait très exactement sous la poitrine de Suzanne, comme l'attestaient les deux dômes dont la peau en papier huilé diffusait une faible lumière laiteuse. Le sol sous ses pieds, composé d'un empilement hétéroclite de cartons d'emballage, faisait des bosses de fausse chair. Sur le coté gauche, une grosse coque en forme de cœur anatomique s'affirmait tant par sa couleur d'un rouge sang que par le bruit artificiel qui en émanait. Soulevant le coffre, il découvrit un magnétophone qui diffusait en boucle l'enregistrement d'un rythme cardiaque. Intuitivement, il reconnu avec certitude le pouls de Suzanne, se fiant à cette impression d'une nuance familière, d'une filiation, d'un sentiment profond de souvenir.

Pour accéder à la pièce suivante, il dut franchir à quatre pattes un nouveau goulot et il y retrouva l'odeur puissante qui l'avait tant intrigué lorsqu'il avait pénétré pour la première fois dans la maison.



Il ne s'agissait pas d'un parfum de térébenthine comme il l'avait cru au premier abord mais des effluves d'une résine liquide et colorée qui stagnait au fond d'un bac en acier. Une autre résine, sèche celle-là, recouvrait les parois de la grotte et les faisait briller sous la lumière artificielle des tubes fluorescents fixés aléatoirement à la voûte. Plaqué dans le vernis, une multitude de statuettes minuscules reproduisant toutes la même forme éléphanterque renouaient avec l'art pariétal. Chaque figurine occupait une place précise et l'ensemble formait des lignes de couleur qui esquissaient l'ébauche d'un crâne, d'une trompe, de défenses, et venait renforcer l'aspect brut et primitif du tableau. Il avait atteint le ventre de la sculpture et il y découvrait un atelier de fabrication.

L'espace était comme à l'abandon. Le sol était jonché du matériel qui avait servi à la réalisation des miniatures et il se pencha pour ramasser un modèle en plâtre et les deux parties d'un moule. Les ustensiles étaient couverts d'une fine poudre d'argile qui saupoudrait également le sol et les objets présents dans la pièce. Jusqu'à son corps précédemment bleu qui se salissait au contact de la poussière rougeâtre et prenait des teintes violacées. Sur un trépied, perdue parmi des bocaux à confitures dans lesquels trempaient des brosses et des pinceaux, il aperçut une tasse de café à moitié vide. Il se réjouit intérieurement de cet indice d'une activité physiologique qui rendait

l'ambiance moins solennelle. Il ne put s'empêcher de penser, néanmoins, qu'il venait d'atteindre une sorte de sanctuaire.

Il ne croyait pas en Dieu. A dire vrai, il ne s'était jamais posé la question de son existence et cela l'avait arrangé. Vue de loin la théologie lui avait toujours semblé une science inexacte aux réponses précaires, un enfer pour quelqu'un d'aussi indécis que lui. Mais là, dans cette cathédrale de carton pâte, il s'agissait plus d'une sensation, l'impression de toucher du doigt une vérité irréfutable. En pénétrant au plus profond de Suzanne, il avait quitté ce corps lourd et encombrant qu'il détestait souvent et auquel il lui avait bien fallu s'habituer. Parfois, il aurait aimé se transformer en animal, en objet, en une idée abstraite. Une fois, il avait essayé de s'imaginer en trou, la quintessence de la négation que seul la présence de matière environnante permet d'appréhender. Il s'agissait de cela en quelque sorte. Sa morne existence était l'ombilic du monde, le point focal autour duquel chaque chose gravitait mais qui, par nature, devait demeurer immobile sous peine de disparition immédiate de l'univers entier. Contrairement à lui, la moindre parcelle de matière bénéficiait d'une autonomie propre au sein de son orbite. Pourquoi devait-il en être ainsi ? Pourquoi ne pouvait-il pas décider de son propre destin ? Il avait envie d'agir

et de comprendre. Pourquoi. Il découvrait enfin la jouissance de ce mot simple mais hésitait encore à l'utiliser intensivement.

Il faisait de plus en plus chaud dans la grotte. L'espace n'était pas ventilé comme dans la salle précédente et il respirait avec difficulté, sentant son cœur battre à ses tempes. Il lui aurait été facile de faire demi-tour mais son instinct l'encourageait à continuer la progression afin de trouver le fil étrange qui le reliait à la sculpture monstrueuse et de comprendre les sentiments nouveaux qu'elle éveillait en lui. Couvert de sueur, son corps accrochait encore plus volontiers l'argile en suspension. On l'aurait cru écorché vif, effet renforcé par les gouttes écarlates qui traçaient des sillons sur sa peau comme des larmes de sang.

Sur le côté opposé au boyau qui l'avait amené jusque là se creusaient deux tunnels circulaires et identiques terminés en cul de sac. Leur diamètre était assez important pour que debout le bras tendu il ne puisse toucher le sommet de la voûte. Chaque galerie se prolongeait sur une quinzaine de mètres et rétrécissait jusqu'à ne plus former qu'une niche à cinq ramifications avortées. Entre les deux conduits, sur un renflement de la paroi parsemé des mêmes statuettes énigmatiques, on pouvait distinguer une fissure artificielle large d'un empan et qui se développait sur toute la hauteur. Engageant la main dans la fente, il constata que la texture interne était soyeuse



et la membrane suffisamment souple pour permettre le passage. Il s'y glissa à la manière d'un crabe, introduisant une jambe, puis le bassin, puis le buste tout entier. Il respira un grand coup et y enfonça enfin la tête, comme s'il se jetait à l'eau. Aussitôt, il eut l'impression de flotter. Le frottement doux, le sol sans consistance, l'obscurité même contribuaient à éveiller cette sensation sur la moindre parcelle de son épiderme que sa nudité complète autorisait. Il essayait d'avancer mais il n'avait pas conscience d'un mouvement. Il était coincé entre deux édredons. Il apercevait bien sur le côté, en avant, une sorte de lueur, une luciole immobile à l'image de Suzanne mais il aurait aussi bien pu s'agir d'une illusion d'optique. Le temps était proprement aboli, il bougeait sans bouger, papillon épinglé dans un petit morceau d'éternité. Il s'enfonçait dans une agréable torpeur, ne pensant pas à lutter malgré l'air qui commençait à lui manquer et la suffocation même avait des allures d'idéal. Sans s'en rendre compte, il commençait à divaguer. Mama Tembo. La femme éléphant. Ainsi nommait-on cet être imaginaire dans un livre qu'il avait lu dans son enfance et qui lui revenait en mémoire après tant d'années d'occultation. La mère des mères, déesse démesurée qui habitait la forêt équatoriale, invisible et insaisissable, dont la présence de vastes empreintes ou d'arbres abattus sur la piste attestait l'existence mais dont l'image n'était accessible que dans le rêve des sorciers africains.

Et voilà que cette femme gargantuesque, nichée au plus profond de son inconscient grignotait petit à petit la réalité, prenait corps et bouleversait son univers casanier en l'incitant à commettre des actes rebelles à la banalité. Pour la première fois de son existence, il avait risqué une initiative, il avait fait fi de ses interdits et, sautant le pas, il avait osé être un autre. Mais il était déjà trop tard. Suzanne, après l'avoir avalé, avait entamé une lente digestion. Pris au piège, il flottait dans la masse spongieuse, tentant de regagner la surface et d'oublier la noyade. Ses narines s'emplissaient d'odeurs anciennes qu'il peinait à reconnaître tout en les devinant familières. Sous leur influence, son ivresse s'amplifiait. Il y avait aussi ces pincements violents, sortes d'expirations à l'unisson avec son propre battement cardiaque qui l'écrasaient jusqu'à lui faire perdre connaissance. Il buvait une tasse amère, à goût de sel et de sang. Le maelström qui, de l'extérieur se prolongeait jusqu'à son estomac le poussait plus en avant, le rapprochant progressivement du trait de lumière distant. D'un coup, une contraction plus puissante que les autres le propulsa en pleine clarté et il cria de douleur avant de retomber sur le sol, trempé et inerte.

Un temps a passé. Ses yeux s'ouvrent. Allongé sur le dos, il peine à distinguer clairement le monde qui l'entoure et qui semble noyé dans la brume. Le plafond, ou ce qui en tient lieu, est toujours bleu et il croit reconnaître sur les côtés des parois



de tissus blanchâtres. Les odeurs étranges ont disparu pour faire place à un parfum suave de savon et de lait. Il ne comprend pas où il se trouve. Il se demande s'il n'est pas en train de rêver. Il essaye à plusieurs reprises de se redresser mais n'y parvient pas tant son corps emmailloté est lourd et engourdi. Il soupire et ce soupire réveille le silence. Au lointain, une porte s'ouvre puis se ferme, et des pas lui succèdent. Une personne s'approche. Il appelle à l'aide mais ses oreilles ne captent qu'un gémissement. Il se met alors à sangloter, comme un enfant, et de vraies larmes sortent de ses paupières. Enfin, Suzanne vient vers lui, se penche et, le prenant dans ses bras gigantesques, calme ses pleurs et le couvre de baisers.

